

Un livre pour mieux saisir les enjeux de la décroissance

COMMENT NE PLUS ETRE PROGRESSISTE SANS DEVENIR REACTIONNAIRE

Jean-Paul Besset. Editions Fayard. 332 pages. 20 euros.

Le progrès a fait des merveilles : trois fois plus d'habitants sur la planète, vingt fois plus de richesses produites, trente fois plus d'énergie consommée... Jusqu'à l'irréparable ? Car l'exploit a un revers. Les ressources naturelles s'épuisent, les équilibres qui, garantissent la vie chancellent, la crise du vivant précipite la faillite de l'humain. Notre espèce elle-même est menacée.

Nous ne savons pas remplacer la nature. Mais, éblouis par la mystique progressiste, nous faisons comme si nous pouvions nous en passer.

La croissance infinie des biens et des services qui fonde le développement de nos sociétés est impossible. Ou, si l'on préfère, suicidaire. Elle est incompatible avec la stabilité de la biosphère et inaccessible à l'essentiel de la population mondiale. Elle ne saurait donc tenir lieu de projet de civilisation.

L'humanité a atteint le bout ultime de la voie progressiste qu'elle a emprunté au début de la modernité. Un autre âge doit s'ouvrir malgré le verrou politique que la droite et la gauche, ensemble, continuent de tirer. C'est celui de la décroissance.

Extrait du livre de Jean-Paul Besset :

Impasse de l'homme (introduction)

Désormais, la seule question est de savoir *quand*.

Quand l'effet de serre s'emballera-t-il, soumettant la terre à deux extrêmes à la fois, déluge et désert, inondations d'un côté, sécheresses de l'autre ? Quand le dernier baril de pétrole sera-t-il extrait d'un sol définitivement vidé ? Quand notre plus proche cousin, le très sociable bonobo, disparaîtra-t-il de la chaîne du vivant ? Quand le Sahara franchira-t-il la Méditerranée ? Quand les principaux deltas seront-ils submergés ? Quand l'immense poumon océanique recrachera-t-il dans l'atmosphère le carbone qu'il ne peut plus absorber ? Quand les grands réseaux routiers seront-ils paralysés par le trafic des poids lourds ? Quand le cocktail chimique remplacera-t-il le verre d'eau potable ? Quand l'immense frustration engendrée par les inégalités croissantes entre les richesses incalculables de quelques uns et la misère intolérable de beaucoup d'autres dégénérera-t-elle en flots de violence incontrôlable ? Quand les maladies émergentes feront-elles définitivement exploser nos systèmes de santé ? Quand le premier bébé cloné sortira-t-il du laboratoire ?

La mondialisation sonne un nouvel âge à l'horloge de l'époque. Mais autant ne pas se tromper d'heure. Cette mondialisation là n'est qu'accessoirement celle des échanges. Il s'agit avant tout de la globalisation d'un péril majeur jailli du cœur de l'humanité et de la sur activité qu'elle déploie. Dans la dynamique irrépressible de sa fureur à repousser toujours plus loin les frontières - une impulsion qui monte du plus profond de son être, aiguisée par le système marchand et sa quincaillerie technologique -, l'homme a fait merveille. Prométhée s'est

déchaîné. Le produit intérieur brut mondial a été multiplié par sept en cinquante ans et, si la tendance à l'accroissement se confirme, il devrait encore doubler ou tripler avant 2050.

Mais l'exploit a un revers. De tous côtés, le même scénario se répète, exaspérant à force d'envoyer des signaux identiques. La planète souffre. Elle ploie sous l'impact d'une croissance économique exponentielle qui s'accompagne de modes de vie extravertis et d'une pathologie consommatrice boulimique. Elle craque depuis que l'homme est devenu un acteur à part entière du système terrestre et qu'il influence désormais le cycle de l'évolution au même titre, mais de manière beaucoup plus expéditive, que les phénomènes naturels. Dans ses Lettres Persanes, écrites en plein boom de l'utopie progressiste, Montesquieu laissait percer une inquiétude : « *Que savons-nous si la Terre entière n'a pas des causes générales, lentes et imperceptibles, de lassitude ?* ». Aujourd'hui, nous le savons ! La nature se cabre, l'ensemble de la biosphère renâcle au prodige.

Avec, en un siècle, trois fois plus d'habitants sur la planète, vingt fois plus de richesses produites, trente fois plus d'énergie consommée, cinquante fois plus de biens industriels mis sur le marché, le parcours aura fait des dégâts. Jusqu'à l'irréparable ? L'irréfragable frénésie à dépasser les limites se traduit par une déclaration de guerre sans merci à la nature et à la fragilité de ses entrelacs. Accumulation du toujours plus et excès de tout en tout, une telle soif a besoin d'être étanchée, d'autant qu'elle est inextinguible. Alors, qu'importent les moyens pourvu que la fin ne connaisse pas de fin ! Ce sera malheur aux vaincus. La terre, l'eau et l'air.

On assiste impuissants à une altération sans précédent des conditions qui rendent la vie possible. Le capital naturel s'épuise et, avec lui, les ressources et les équilibres qui garantissent la vie. L'existence des espèces s'en trouve gravement menacée. Parmi elles, pour la première fois, l'espèce humaine. La société des hommes fragilise le genre humain. L'homme menace l'homme. Au cours de l'histoire, bien des hommes ont déjà menacé bien d'autres hommes. Mais, cette fois, en bousculant la stabilité du système vivant, en compromettant la communauté de vie qui relie tous les règnes à chacune des espèces, on n'attend pas seulement à l'« environnement » de l'homme. C'est à la machine globale de la vie qu'on s'en prend. Les signaux, tous les signaux, sont au rouge. Ils charrient en pleine lumière la vérité crue de l'époque. Destructions, dégradations, dévastations, contaminations, pollutions, mutations... le plus grand casse de l'histoire est en cours. C'est le casse du vivant. L'écocide. Sur la surface du globe se répand une épidémie d'oekomènes, ces espaces où les possibilités de séjour humain deviennent impossibles. Ils s'élargissent par taches en multipliant les victimes silencieuses.

Face à l'agression, la nature se rebiffe et s'emploie à priver l'humanité de son socle.

Tout indique que la capacité de charge de la planète est dépassée au moment où, chaque année, soixante-seize millions d'individus supplémentaires s'ajoutent à la population mondiale. L'inédit de la période historique actuelle tient en ceci que « l'âge de l'homme » atteint ses limites. Le genre humain ne peut guère aller plus vite, plus haut, plus fort. Sauf à croire, contre toute raison, qu'en l'espace d'une génération l'humanité va encore pouvoir doubler sa consommation de pétrole ou de viande et tripler ses déplacements automobiles et aériens.

L'abus érigé en système bouge encore mais il est irrémédiablement condamné. L'ampleur et la célérité de la crise écologique dont l'homme est le moteur dresse devant l'humanité un mur

infranchissable contre lequel elle viendra à coup sûr se fracasser si elle persévère dans sa fuite en avant. Par quelque bout qu'on la prenne, nous sommes face à une contradiction indépassable : parce qu'elle s'exerce à l'intérieur d'un monde fini qui présente tous les symptômes du collapsus, la croissance infinie des biens et des services qui caractérise le développement de nos sociétés s'avère impossible. Ou, si l'on préfère, suicidaire. Si chaque habitant des pays en développement devait consommer autant d'énergie que ceux des pays développés, il faudrait, d'ici 2050, multiplier par huit une production d'énergie dont les réserves s'épuisent. La continuité d'une séquence accélérée sur la route d'un progrès continu, fonctionnant à la manière d'un accumulateur inépuisable vers le paradigme du trop plein, sorte d'ecstasy des choses, ne peut plus se poursuivre. Ni dans ses rythmes, incompatibles avec la stabilité de la biosphère, ni dans ses objectifs, inaccessibles à l'essentiel de la population mondiale. Un projet qui n'est pas plus soutenable que généralisable ne saurait tenir lieu de projet de civilisation. L'humanité a atteint le bout ultime de la voie progressiste qu'elle a empruntée au carrefour de la modernité. C'est l'impasse !

Bouleversement climatique, stress hydrique, sixième grande vague d'extinction des espèces, perturbations océaniques, épuisement des ressources biologiques, pénurie énergétique, insécurité alimentaire... les sophistications des constructions techniques ne parviennent plus à masquer que l'humanité a perdu la maîtrise des conséquences des déchaînements qu'elle provoque. Moment déconcertant. Face à lui, *homo sapiens* se retrouve nu, réduit à un petit tas d'os et de chair désemparé. Désespérément, il s'accroche alors à un ultime rêve : une fois encore, la science devrait accomplir le miracle et nous épargner le désastre.

Mais comment ? Comment sauver la vie ? Par une révolution génétique qui décrètera la plante parfaite et la ferme modèle ? Par l'érection de digues contre la montée des eaux ou la progression du désert ? Par la création d'un service artificiel de pollinisation pour remplacer les insectes ? En reproduisant l'énergie illimitée des étoiles ? En piégeant le carbone à la source d'un milliard de pots d'échappement ? En buvant l'eau de la mer ? En vaccinant l'individu contre la mort ? Le génie de l'homme ouvre de vastes champs de possibles. Il sait multiplier les outils, dévoiler le moléculaire, décrypter l'infiniment grand, abolir le temps et l'espace dans les clics de la communication. Mais sa capacité a aussi une limite : il est incapable de recréer un climat bienveillant, un toit d'ozone protecteur, l'air qu'il respire, le sol et l'océan qui le nourrissent, les grandes forêts faiseuses de pluie, il ne fabriquera pas une eau potable pour neuf milliards d'habitants ni ne fera couler les fleuves, pas plus qu'il ne sèmera le plancton océanique, n'harmonisera le cycle du carbone, ne reproduira la photosynthèse et l'évapotranspiration de la végétation, ne reconstituera la diversité et la solidarité de la chaîne du vivant, algues, plantes, insectes, animaux, forêts, savanes, rivières, courants océaniques, glaciers, coraux, mangroves. Tous les Silicon Valley de la planète n'y changeront rien : l'humanité ne possède aucune solution technique susceptible de se substituer au vivant.

Nous ne savons pas remplacer la nature. Nous faisons seulement comme si nous pouvions nous en passer en appelant ça le progrès.

Or, en dépit de ce que nous ont enseignés la plupart des penseurs de ce temps, qu'ils soient libéraux ou marxistes, l'homme n'est pas une catégorie étrangère à la nature. Il serait plutôt, comme René Char l'a mis en mots, « *un excès de matière solaire avec une ombre de libre arbitre comme dard* ». De son côté, la nature n'est pas une mécanique à sa dévotion. Nature et culture, planète et cité, sont inextricablement apparentées et forment ensemble une très complexe communauté d'intérêts. De notre façon d'habiter la terre découle notre manière

d'être et de vivre ensemble. Et c'est d'un même mouvement que la dégradation de la nature, la désagrégation sociale et la fragmentation de l'humain s'accélèrent.

Aujourd'hui, l'espèce humaine peut espérer s'affranchir de tout, sauf du milieu sur lequel repose son existence. La nature reste son déterminant historique, le seul que l'exercice de la liberté ne puisse dépasser. Le groupe humain est dans l'impossibilité de vivre dans un univers qu'il aurait refabriqué du tout au tout. Pas plus qu'il ne peut migrer sur une nouvelle planète puisque ailleurs, il n'y a rien. La nature constitue à la fois la source vitale et la limite infranchissable de l'humanité. Nous en sommes et nous devons faire avec.

La guerre sans merci que nous lui menons n'en est que plus préoccupante. Toute guerre s'accompagne de folie et la famille humaine n'y échappe pas. Elle ne s'aperçoit pas qu'en sacrifiant ce avec quoi elle a partie indissolublement liée, elle compromet la condition humaine, jusqu'aux conditions mêmes de son existence.

Quelle pourrait être l'issue de l'enchaînement des effets destructeurs qui se démultiplient en se conjuguant dans des délais très courts ? Jusqu'à quelle extrémité cette spirale de la crise va-t-elle entraîner la vie ? On l'ignore. Mais les signes convergent, en provenance de toutes les disciplines, chaque jour plus nombreux, chaque fois plus inquiétants. L'excursion humaine dans l'au delà des limites s'avère terriblement aléatoire. Déjà en sur régime, la machine terrestre garde en réserve de redoutables capacités d'emballement. La multiplication des déséquilibres et, si la déraison perdure, avec pour boussole un progrès compulsif, leur convergence vers un fracas généralisé n'est plus de l'ordre des hypothèses d'école. La catastrophe acquiert le statut de perspective rationnelle.

Nous approchons du moment clé où l'homme va perdre la guerre qu'il a provoquée. Nous sommes sur le point d'anéantir l'exception inouïe qui a fait surgir l'espèce humaine du néant cosmique, ce hasard de l'éclair dans le vide absolu. Faut-il que l'aventure humaine sorte à ce point de l'ordinaire pour qu'elle doive nécessairement disparaître ? Serait-il temps, déjà, de refermer la parenthèse de ces quelques milliers d'années qui ont vu naître et progresser les lumières hésitantes de la conscience au sein d'un magma de matières brutes, pépites jetées dans un univers qui n'a d'autre sens que l'absurdité de son propre infini ?

Autrement dit, la question qui aujourd'hui détermine toutes les autres est de savoir si le genre humain va passer le seuil au delà duquel sa vulnérabilité est exposée. Ne l'a-t-il pas déjà franchi ?

Parvenue aux frontières à partir desquelles tout trébuche et devient susceptible de basculer - la nature, l'homme, la société, la civilisation -, l'humanité accède à l'aube d'une autre histoire. Cette fois, celle-ci ne nous conduit pas vers des affrontements de pouvoirs, de peuples, de classes, de nations, de religions ou d'idéologies. C'est de la cause de l'homme, de tous les hommes, puissants ou misérables, qu'il s'agit. Si elle ne veut pas consommer une rupture définitive avec le système auquel elle appartient, l'ambition humaine est confrontée au défi de s'imposer des limites, de redessiner son champ d'action, de réorienter ses techniques, ses économies, ses échanges, de réévaluer ses désirs, de changer d'imaginaire et de représentation du monde. Défi gigantesque car il ne s'agit pas seulement de modifier les règles mais de changer de jeu sans qu'on en possède de modèle. Ni croisade idéologique, ni utopie providentielle, c'est une affaire de nécessité ! L'effondrement des fondamentaux du vivant oblige l'honnête homme de ce temps à envisager d'autres manières d'être, de penser et d'agir.

A prendre le cap vers un nouvel équilibre socio-écologique. A s'orienter vers une « civilisation soutenable » dont la prospérité se mesurerait en valeur plutôt qu'en volume, où l'épanouissement du mieux être ne se dissoudrait pas dans l'aliénation du plus avoir, où la sobriété des comportements tiendrait lieu de colonne vertébrale, où ce qui est techniquement possible ne passerait pas automatiquement pour humainement souhaitable, où il faudrait apprendre à trier entre ce qui doit continuer de croître et ce qui doit impérativement décroître selon le fil conducteur de la durabilité. Révolution ? Peut-être mais, cette fois, une révolution qui ne comporte aucun enjeu de pouvoir, une révolution à destination de tous sous peine que chacun disparaisse.

De la même façon que les Modernes ont rompu avec les Anciens, il faut dire adieu au vieux monde. Défaire le décor, briser les idoles. Mais, cette fois, ce n'est pas l'ordre normatif des Dieux ou de la Nature qu'il s'agit de rejeter. C'est celui que les hommes se sont imposés, au nom d'une liberté qui s'est retournée en une forme inédite d'asservissement et qui se traduit par l'addiction au Progrès et à toutes ses déclinaisons.

L'histoire, jusqu'à la plus récente, nous a appris que les capacités d'autodestruction de l'humanité peuvent s'exercer sans retenue, menant avec conviction leurs entreprises de boucherie industrielle. Totalitarismes, génocides, holocaustes, camps d'exterminations, épurations ethniques, famines concertées, esclavage, déportations, apartheid, colonisations, guerres, armes de destructions massives... L'humanité n'a eu de cesse de repousser les frontières du massacre et de la barbarie. Au prix d'autant de souffrances que de courage, à force d'altruisme et de compassion, elle a su cependant s'arrêter au bord du gouffre, bloquer l'engrenage, refuser l'anéantissement, revenir à la raison. La famille humaine s'est toujours montrée capable de sursaut, y compris face au pire, quand il était minuit dans le siècle. Du fond de la nuit du stalag, du goulag ou des rizières cambodgiennes, réduit à son ombre à Auschwitz, le déporté continuait néanmoins d'espérer, de résister, envers et contre tout.

Qu'en sera-t-il cette fois ?

L'enjeu ne concerne pas seulement la beauté du monde ou l'avenir des générations futures. C'est la viabilité de chacun qui est en cause. Ici et maintenant. D'ores et déjà, 20 % des décès - dix millions de personnes, dont une bonne moitié d'enfants - sont attribués chaque année aux conséquences de ce que l'on appelle pudiquement la dégradation de l'environnement. Sait-on que les réfugiés fuyant sécheresses, pénuries, inondations, cyclones et pollutions sont plus nombreux que les migrants déjetés par les guerres ? Que la contamination de la source de la vie, l'eau, est devenue la première cause de mortalité dans le monde ? Que la moitié des gosses de la terre souffrent de privations extrêmes ? Que la sécurité alimentaire mondiale est rien moins qu'assurée ? Que la sixième grande vague d'extinction des espèces est en cours avec, pour la première fois, *homo sapiens* en invité surprise ? Que la population des bidonvilles atteindra deux milliards de personnes ? Que, parmi les 22 millions de produits chimiques commercialisés à travers le monde, certaines substances présentent des effets irréversibles qui accélèrent l'incidence des cancers, des maladies respiratoires, des perturbations hormonales, des malformations ? Que trois milliards de nouveaux habitants sont attendus sur une planète dont les fondamentaux de la vie sont appauvris ?

Le sait-on ? Oui. Que fait-on ? Rien, ou presque. Seule l'ignorance criminelle de quelques uns - parmi lesquels la plupart des décideurs et des intellectuels, assermentés aux rouages et à l'imaginaire de la machine technico-industrielle -, peut laisser croire que la catastrophe relève encore de l'ordre des aléas naturels ou des contingences accidentelles. Les hommes liges du

statu-quo nous assurent que le pire est sous contrôle. Alors que ce que nous dit l'emballement des causes et des effets de la crise du vivant dessine une potentielle fin de l'histoire par ko de l'homme sur lui-même. Les « godillots » du principe de négation nous rabâchent qu'il faut continuer à accélérer nos consommations pour soutenir la croissance et diffuser le bien-être. Alors que, justement, c'est la croissance qui est le problème.

Cette mécanique primaire, censée assurer le plein emploi et la prospérité par la multiplication des richesses, s'est hissée au rang de valeur clé de l'époque, relevant l'étendard de « *l'âge d'or* » promis par Saint-Simon. A droite comme à gauche, au Nord comme au Sud, la croissance figure comme l'objectif central de tous les programmes socio-économiques, elle passe pour le sésame qui ouvre l'avenir et qui garantit l'opulence universelle (le seul, de surcroît, susceptible de signer des succès électoraux). Comment produire plus pour consommer plus, ou l'inverse ? Au sein de tous les partis, des plus conservateurs aux plus révolutionnaires, la même finalité structure le même imaginaire.

Dans un fantastique effort de déni du réel, la société des hommes s'applique à ne pas voir ce qui la guette. Elle s'obstine à ne pas croire ce qu'elle sait. Tout se passe comme s'il s'agissait de continuer à penser qu'il fait beau alors qu'il pleut à tout va et qu'il vente à tout rompre. Le refus de la réalité tient lieu de politique. La Raison, elle aussi, est entrée en crise. Anesthésie générale ! Blocage irrationnel ! Nous sommes devant un cas spectaculaire d'aporie collective.

Alors, le genre humain accélère sa fuite en avant avec une insouciance qui laisse pantois : expansion illimitée des désirs, surenchère productiviste, mobilité permanente, course à la surabondance, gaspillages pharamineux, dérives techno-scientifiques, hégémonisme marchand... On rêve d'une croissance mondiale qui rebondisse encore plus haut sur les « marchés infinis » du continent asiatique. *Le peak oil* - ce moment où la demande de pétrole excédera l'offre - approche. Sans ciller, au prix de mensonges savamment entretenus sur l'état des réserves, on ne s'en oriente pas moins vers une augmentation de la consommation (+ 60 % d'ici 2030 !) qui va inéluctablement précipiter une panne sèche énergétique planétaire et priver l'humanité de l'instrument qui a servi de sésame à sa prospérité. L'inévitable pénurie des biens communs - l'énergie mais aussi l'eau, la biomasse, les ressources halieutiques, la fertilité des sols, l'air sain, la pluie, la tolérance climatique -, à laquelle aucun procédé technique n'est susceptible de se substituer, ne peut que provoquer leur renchérissement. Qui pourra payer cher ce qui est devenu rare ? Qui acceptera d'en être privé alors que d'autres continueront à s'en goinfrer ? Qui décidera du tri entre ceux qui vivront dans des bulles de prospérité et ceux qui crèveront la bouche ouverte ? Quel type d'apartheid s'imposera afin que 20 % de la population mondiale continue de s'approprier 80 % des ressources ?

Business as usual ! Malgré l'alarme qui sonne sans discontinuer, l'orchestre du Titanic continue de jouer, les sapeurs Camembert s'entêtent à creuser des trous de plus en plus grands, les Shadocks, pompent, pompent, sans raison. Comme les rats de la fable, les hommes se précipitent vers l'abîme. Ils ne savent pas où ils vont, mais ils y vont, le plus vite possible, l'œil rivé sur un improbable « indice de confiance des consommateurs », devenu l'alpha et l'oméga des politiques, le ressort d'une société dont l'espérance ne relève plus que de la bonne ou de la mauvaise volonté d'un sentiment impalpable, d'une disposition statistique des ménages à garder ou non un « moral » prédateur.

C'est que l'humanité ne semble plus pouvoir se détacher des rets de son aliénation. Pourquoi un tel aveuglement ? A quoi attribuer ce renoncement moral et politique, ce fatalisme mou qui accable l'esprit quand tout s'émiette et s'effondre ? Faut-il y voir, comme les théoriciens du

pessimisme, l'incorrigible fêlure de la nature humaine, la tendance indicible autant qu'irrésistible à précipiter l'être dans la propension au malheur, l'acharnement de l'espèce à se phagocyter dans les turpitudes ? Ou faut-il y distinguer, comme chez les penseurs marxistes, la conséquence de la dynamique inhérente au capitalisme vers l'assujettissement du genre humain ? La faute à l'homme ou au système ? Il nous faut bien répondre que personne ni rien n'est innocent. Et qu'à invoquer seulement la fatalité tragique de l'espèce ou à traquer le bouc émissaire, marché dévergondé ou bureaucratie obtuse, nous ne récolterons qu'une impuissance à réagir.

Ce qui revient à affirmer, contre toutes les théories déterministes, que les hommes, tous les hommes, sont en même temps acteurs et victimes de l'affaiblissement du vivant et de l'humain. Tous responsables, tous coupables, chacun pour ce qui le concerne, même si c'est à parts inégales et qu'on ne peut mettre sur le même plan une famille africaine ou indienne qui accélère le déboisement en faisant des fagots pour chauffer ses repas et les *cow boys* en 4X4 des villes occidentales qui précipitent le réchauffement climatique. L'humanité toute entière est enfermée dans le piège qu'elle a construit.

Comment en sommes-nous arrivés là ? Chercher plus profond, aller aux racines, revient à exhumer une transgression de laquelle tout procède. Au contact de la grande geste de l'émancipation, concomitamment à l'amélioration considérable de la conditions humaine, un seuil a été franchi, insensiblement, sans que personne ne l'ait voulu délibérément, sans même qu'on s'en soit aperçu. Depuis, c'est le grand dérapage. Le moteur s'affole : le désir de perfectionnement, cette tension inquiète et impérieuse vers le dépassement permanent qui habite chaque individu et qui donne sa singularité et son élan au genre humain - « *Le vrai caractère de l'humanité est d'avoir l'avenir en perspective* », affirmait Fichte - devient une pulsion incontrôlable, quasiment pathologique. L'obsession du toujours plus se met à ressembler à une sorte de Viagra existentiel. Conditionné par ses prothèses techniques, ivre d'un excès de soi, encouragé par le marché, l'homme, alors, perd pied, il dévie de ses cibles, abandonnant l'aspiration à la connaissance et au bonheur pour un hypothétique horizon prométhéen. L'épanouissement de l'être, promis par les Lumières, s'efface devant la frénésie de l'avoir, la volonté de maîtrise cède au besoin de puissance illimitée, la liberté de choisir se dilue dans l'effacement des seuils. La vie devient le succédané d'un mode de vie déterminé par l'artifice.

Ainsi, le Progrès donne-t-il naissance au contre Progrès, comme la Réforme a accouché de la contre Réforme ou les révolutions de leurs contre révolutions. Désormais, il dévore ses propres enfants. Qu'il est loin le « *progressio* » dont Montaigne envisageait qu'il devienne « *un chemin vers la vertu* » ! L'instrument au service de l'épanouissement humain s'est métamorphosé en dogme productiviste. Voilà la grande espérance émancipatrice dévolue aux marchands, la science qui libère ravalée au statut de techniques qui aliènent, la maîtrise de la nature détournée en oppression des formes de la vie, les forces productives transformées en forces destructives, la civilisation ramenée aux performances du produit intérieur brut, l'aspiration au bonheur emportée dans le *turn over* des linéaires et les déchetteries du tout jetable. Quel saut périlleux arrière ! Quelle victoire des choses sur l'esprit ! Le libérateur s'est changé en bourreau.

L' emballement progressiste dégage la voie au gigantisme consumériste, au dopage technologique et au bulldozer marchand. La sphère de l'humanisme universaliste explose. Place à l'extrémisme individualiste et à sa globalisation ! Place à la pulsion vorace où le mieux devient le plus, où le plus appelle toujours un plus supplémentaire, imposant le diktat d'une perpétuelle frustration. L'objectif de croissance n'a plus d'autre ambition que lui-même, chaque objet produit, chaque nouveau service, chaque facilitation technique se trouve immédiatement frappé d'obsolescence. L'humanité toute entière est aspirée par l'avidité à pousser toujours plus loin, jusqu'à l'au delà des limites, ouvrant un imaginaire où la transgression devient la loi. *Citius, altius, fortius !* Ce sont les Jeux olympiques de la démesure. Productions, consommations, modes de vie, déplacements, systèmes économiques et sociaux, arsenaux techniques et scientifiques sont projetés hors normes, emportés dans une spirale folle, dévorante, à l'encontre de toute rationalité. Au point qu'en bout de course émerge le rêve monstrueux du tout artificiel, une tentation de refabriquer le monde, à commencer par l'espèce humaine.

Les hommes en ont désormais le pouvoir. Par le clonage ou la sélection génétique, ne sont-ils pas sur le point d'accomplir l'artefact parfait ? Une hypothétique « post humanité » est en marche sur les traces de la révolution génétique et des nanotechnologies, entre plantes et animaux déjà génétiquement modifiés, robots et capteurs miniaturisés, nouvelles matières, nouveaux corps, nouveaux cerveaux. L'idée du surhomme, de l'homme nouveau ou du mutant n'a pas disparu. On a peine à prendre conscience de ce cauchemar d'éprouvettes, pourtant bien avancé, qui ressuscite la vieille et terrifiante utopie eugéniste de rationalisation de l'espèce humaine, de son perfectionnement artificiel, hors nature.

Car la boulimie productiviste et consumériste ne se contente pas d'épuiser la terre. Elle précipite en même temps la faillite de l'humain et la désintégration sociale. L'aliénation progresse au fur et à mesure que les destructions et les prédatations s'accumulent. On constate chaque jour un peu plus l'affaiblissement du « savoir vivre », tant individuel que collectif, le délitement des sociétés, l'évanescence des valeurs, la généralisation du mal-être et du mal-vivre, le bouillonnement des frustrations et des angoisses. Promoteurs du culte du moi et charlatans de l'hédonisme ont beau multiplier les contre feux, à grand renfort d'écrans publicitaires, c'est le malaise, un désenchantement insidieux mais mortifère, qui l'emporte. Consommant trois fois plus d'énergie qu'il y a cinquante ans, les Européens sont-ils trois fois plus heureux ? Les Américains du nord qui en consomment encore deux fois plus que les Européens s'en trouvent-ils d'autant plus épanouis ? Avec un pouvoir d'achat multiplié par quatre en deux générations, les Français sont-ils quatre fois plus près du bonheur ? L'humanité est infiniment plus riche, immensément plus mobile, mais la vie est-elle incomparablement plus belle ? A y regarder de plus près, il semble plutôt que dépressions et sinistres se généralisent. Si la cigale papillonne toujours, elle chante de moins en moins.

Comme la nuée porte l'orage, la crise écologique contemporaine nourrit une crise sociale qui, en retour, l'alimente et l'accélère sans cesse. Nos sociétés accusent le coup. Au bilan, le chat est maigre. La mécanique du succès triomphal est enrayée. Ca ne marche plus jusque dans le *nec plus ultra* du royaume économique. Derrière l'abstraction de taux de croissance mirifiques - mais jamais suffisants -, au delà des bulles de la sarabande commerciale, les *downside*, ces aléas baissiers tant redoutés par les marchés boursiers, s'accumulent. Déficit et dettes prennent des proportions gigantesques, l'économie financière échappe à tout contrôle, les mafias prolifèrent au cœur même du système, emplois de raccroc et activités « informelles » masquent l'extension d'un chômage de masse, les régimes de santé, de retraite

et d'assistance sociale implorent, la masse des petits paysans et des petits pêcheurs - près de la moitié de la population active mondiale ! - est abandonnée à son sort, à devoir choisir entre exode ou survivance, l'urbanisation planétaire accouche de monstres ingérables, les riches deviennent de plus en plus riches et les pauvres de plus en plus nombreux, les inégalités se creusent comme jamais, l'écart entre ceux d'en haut et ceux d'en bas ayant plus que doublé au cours du dernier demi-siècle, précarisations, exclusions et marginalisations se multiplient, au sein des citadelles industrielles comme à l'échelle de populations entières, les flux migratoires s'amplifient, aucune loi ni frontière ne pouvant empêcher les hommes de converger vers les lampions de l'opulence. La faim, cette vieille compagne que l'humanité croyait avoir définitivement congédiée, reprend sa progression. Jamais la production de richesses n'a été aussi forte mais jamais les fruits de la croissance n'ont paru aussi blets. Alors, les ressentiments s'accumulent comme autant de bombes à retardement.

Voilà où nous en sommes du progrès : autour de quelques archipels protégés et sur développés du village planétaire enfle la marée de l'immense rancœur de milliards de malheureux anonymes, exclus d'un festin dont ils rêvent mais auquel ils savent qu'ils ne seront jamais invités et duquel, de toute façon, ils sont exclus par la contraction générale des ressources. Confusément, prêts à suivre le plus sinistre des prophètes, ils aspirent à ce qu'un bouleversement radical vienne mettre fin à la domination d'un Occident bambocheur, perçu comme le *Deus ex machina* de leur frustration désespérée.

Devant un monde qui s'effondre, la peur, ce guide des mauvais jours, s'installe. Tendance lourde du siècle, elle diffuse partout ses métastases, tentations impériales, guerres préventives, insécurités chroniques, fanatismes religieux, crispations irrationnelles, replis identitaires, aigreurs nationalistes, angoisses névrotiques, comportements délirants.

Face à l'imbrication des crises du vivant, de la raison et de l'humain, l'esprit du temps - où « *tout conspire, au sens de respire, dans le même sens* » disait Cornelius Castoriadis - persiste et signe. Le consensus autour du concept progressiste - celui d'une incessante et épuisante marche en avant, à coups de croissance économique, d'innovations techniques, d'urbanisation galopante, de mobilité sans frein, de compulsion consommatrice - n'est pas entamé. Pourrait-il en être autrement ? Le progrès a reconquis dans le cœur des hommes la place laissée vide par l'ancienne Providence, offrant sa camelote et ses sortilèges en guise de placebo à l'angoissante quête existentielle de l'individu. Subvertissant l'idée de limite, il entretient l'illusion que le tout est possible et que l'impossible est dissociable de la condition humaine.

Ses serviteurs, progressistes de toutes obédiences, continuent de le révéler. Ils redoublent de polémiques sur les vertus respectives des politiques de l'offre ou de la demande, mais c'est pour déterminer le meilleur moyen d'accélérer la croissance. Ils s'accusent réciproquement de ne pas réaliser ses promesses ou de mal l'encadrer, mais ils partagent la conviction qu'il faut un gâteau de plus en plus gros au lieu que ce soit ses parts qui diminuent. Ils se chamaillent dans la cour de récréation, mais ils appartiennent tous à la même école. Si la marche au progrès est dénoncée parfois dans ses applications - répartition inégale, aveuglement du marché, primat du financier, libre échange, destruction des services publics, dérives technologiques, entorses démocratiques, pollutions -, elle n'est que rarement contestée dans son fondement - la croissance des richesses - et sa mythologie - le plus qui mène au mieux -.

Faudrait-il alors retourner en arrière ? Entrer en Réaction pour abjurer la croyance ? Résister le dos arc bouté au passé ? Les tentations pour trouver refuge dans des

représentations idéalisées de la nation, de l'ethnie ou de la communauté ne manquent pas. Pas plus que celles qui invitent au repli nostalgique ou à la ferveur sectaire. Elles ne fournissent pas plus de clés aujourd'hui qu'hier. L'atrophie réactionnaire est une autre forme de refus du réel, une jumelle de l'aveuglement progressiste. Elle révèle l'appétence pour un monde inchangé, celui-là même qui est à la source des crises du présent. C'est au contraire l'évolution qu'il faut plus que jamais choisir puisque c'est de ce côté que se situe le mouvement de la vie. Mais évoluer pour aller où ? Ni en arrière, ni en avant, mais dans un autre sens. Sans haïr le progrès mais sans s'adapter à sa marche.

En refusant de prendre acte du changement d'époque qui s'impose, les élites progressistes affichent *a contrario* une ardente défense du statut quo. Sous le couvert des « avancées du progrès », c'est bien la perpétuation des habitudes de vie et la continuité du parcours qui dominent les champs de la pensée et de la décision. Ce faisant, la posture progressiste, de quelque camp idéologique qu'elle se réclame, maintient l'humanité sous la férule d'un immobilisme conservateur. Ceux-là qui verrouillent le monde et l'entretiennent reclus sur son cancer ont la bouche pleine d'optimisme historique - croissance, développement, nouvelles technologies ! -, mais ce sont eux les authentiques réactionnaires de l'époque. Ils ne veulent pas admettre que le mythe salvateur du Progrès est mort. « *Etre d'avant-garde, c'est savoir ce qui est mort ; être d'arrière-garde, c'est l'aimer encore* » disait Roland Barthes

Le consensus progressiste s'offre en rempart à tous ceux qui s'accrochent à des idées mortes. Il fournit son alibi à une société désenchantée, sans horizon. En injuriant l'avenir, il colonise la modernité. Le Progrès que les meilleurs esprits envisageaient, avec Proudhon, comme « *le chemin de fer de la liberté* » a déraillé. La mutation du progressisme en idéologie de la réaction est sans doute une des plus redoutables ruses de l'époque. Nous sommes aujourd'hui orphelins de cette trahison.